s'est élevée à la somme de mille francs, y compris le produit d'une collecte faite par plusieurs dames, avec le plus louable empressement.

En terminant, n'oublions pas d'apprendre à nos lecteurs que M. Du Laurens nous a fait espérer qu'il viendrait se faire entendre à Roubaix. Ce sera pour tous les amateurs de chant une véritable bonne fortune dont ils ne manqueront pas de profiter, un nouveau succès pour l'artiste et pour nous une occasion de l'applaudir encore.

J. Reboux.

FÊTE DE TOURCOING.

Cirque de M. Loyal.

La *Saint-Christophe* a attiré, comme toujours, à Tourcoing de nombreux artistes qui, eux-mêmes, attirent une foule considérable de curieux. Il y a un peu de tout : un théâtre où l'on joue le drame, la comédie, le vaudeville...., un cirque où il y a des chevaux et où l'on monte à cheval, ce qui était devenu assez rare depuis plusieurs années; puis quantité de *barraques*, de *jeux*: —Les pommes de terres frites, les gauffres qui, avec les boutiques de pain-d'épices du champ-de-foire forment la partie matérielle très-appréciée et très-suivie du programme; les prestidigitateurs, les jongleurs, les escamoteurs, la somnambule, la *suissesse* qui n'a ni tresses sur le dos, ni chapeau de paille, ni houlette, qui ne chante pas le ranz des vaches mais qui *pique* la *spaech* avec succès, et a une barbe à faire honte à un sapeur, —Les lutteurs qui, en dépit de la loi Grammont, et au grand désespoir des coqs de combat, mis en disponibilité par cette loi, font avec les amateurs un échange de horions qui, pour être très-savants et distribués dans toutes les règles de l'art, n'en sont pas plus agréables.... à recevoir. — Geneviève de Brabant et Saint-Antoine se racontant leurs tribulations et les noirceurs du farouche Siffroy, du perfide Golo et de madame Proserpine.... tout cela chantant, sautant, tambourinant, comme il convient à de vrais saltimbanques. Peut-être reparlerons-nous de cette catégorie d'artistes beaucoup plus intéressante à étudier qu'on ne croit. Aujourd'hui nous ne nous occuperons que du *Cirque*.

Le cirque, dirigé par M. Loyal, a toutes les conditions propres à ranimer le goût des exercices équestres un peu perdu à Tourcoing et à Roubaix depuis quelque temps. Il faut dire aussi que ceux qui sont venus précédemment n'étaient guère capables de l'entretenir. — Des chevaux poussifs, des écuyers médiocres, sauf quelques exceptions, des costumes fripés, un air de misère répandu sur tout cela — éloignaient et devaient éloigner le public que le souvenir des *Avrillon*, des *Lalanne*, des *Gauthier*, des *Franconi*, rendait difficile.

Le cirque Loyal est grandement monté, le matériel est confortable, le personnel nombreux, les exercices sont variés, chose essentielle dans ces sortes de spectacle où la monotonie est souvent à craindre. Les costumes sont très-frais, les sujets de la troupe sont tous très-capables, chacun dans sa spécialité. Ils abordent les exercices avec franchise, sans hésitation. On n'a pas, en les voyant *travailler*, cette crainte qui vous ôte tout plaisir, qui vous agace les nerfs, et ressemble assez à ce qu'on éprouve en entendant chanter un ténor enroué pour lequel on est toujours tenté de *tousser*.

Parmi les écuyers faisant *la voltige*, que nons avons vus jusqu'à présent, nous citerons : MM. Alph. Loyal qui, dans *le saut périlleux*, grâce à l'aisance avec laquelle il l'exécute, en fait presqu'oublier le danger et la difficulté; Ern. Loyal, dans *le saut des échelles*; M. Morton, dans ses travestissements; M. Jules, dans *la voltige* proprement dite, rivalisent d'adresse et de légèreté, —Le jeune Théodore Loyal, enfant de huit ans à peine, vrai prodige de vigueur et de vivacité. Il court, saute, bondit comme un petit démon, traversant *en boulet* une vingtaine de cercles et ne paraissant jamais s'inquiéter s'il retombera sur la tête ou sur la queue du cheval. Plein de cette confiante témérité de l'enfance, il ne s'émeut pas pour si peu. Le fait est que, soit sur les mains, soit sur les genoux, soit sur les pieds, il retombe toujours en plein milieu de la selle, et cela avec un aplomb digne d'un écuyer expérimenté.

MM.lles Flore et Adèle Loyal, Hortense, sont des écuyères très-convenables. Les qualités les plus essentielles d'une écuyère ne sont pas absolument : la *force*, l'adresse dans des exercices dangereux. On n'aime pas à voir une femme exposée à se rompre le cou. Dès qu'elle est légère, grâcieuse, jolie, qu'elle sait à point jeter un regard et un sourire au public, celui-ci est satisfait, il applaudit et il a raison. Que peut-on demander autre chose à une femme que la grâce et la beauté? il faut qu'une femme RESTE FEMME. L'équitation est l'extrême limite où elle doit s'arrêter dans le domaine des exercices *masculins*. A l'homme la *force*, à la femme la *grâce*. Les danseurs de l'Opéra avec leurs minauderies hermaphrodites me semblent aussi ridicules qu'une femme enlevant des poids et portant des chaises entre ses dents. Ils ne sont ni l'un ni l'autre de leur sexe.

M.me Morton est une charmante amazone. Elle tire tout le parti possible d'un cheval qui, sauf une aptitude particulière à sauter, nous a semblé avoir peu de moyens.

M. Loyal a compris que l'équitation véritable est encore un des éléments les plus sûrs de succès, surtout dans un pays où tout le monde monte à cheval. Nous conseillons aux amateurs de bonne et sérieuse équitation d'aller voir M. Ghelia et son cheval de haute école. M. Ghelia est un cavalier accompli, plein d'élégance et de distinction. Sa manière tient le milieu entre Laurent Franconi et Baucher, entre la gravité, mêlée parfois de raideur, de l'*école classique* et la désinvolture souvent poussée trop loin de l'*école romantique*. Tous les mouvements, exécutés avec une précision remarquable, sont imperceptibles même à un œil exercé! Le cheval, très-joli et d'une nature très-fine, se plie aux poses, aux *passes* les plus difficiles sans aucun effort apparent de la part du cavalier. L'harmonie de la main et de la jambe, cette qualité si rare, existe à un haut degré chez M. Ghelia. Il a de plus le bon esprit de ne pas trop sacrifier l'art sérieux à ces fantasias qui n'éblouissent que le *vulgaire*. Il est forcé de faire danser à son cheval la POLKA OBLIGÉE, mais il a soin qu'il reste toujours souple et grâcieux, il ne s'amuse pas à le faire marcher sur deux jambes, sur trois jambes, comme le font trop souvent certains écuyers, qui profanent ainsi une science qu'on ne saurait trop respecter.

A propos de l'équitation, nous avons placé le mot *science*, et nous le maintenons. Comme l'escrime, l'équitation est en effet une science dont la base est positive et presque mathématique. C'est un enchaînement logique de raisonnements, dont on ne peut pas plus s'écarter que des règles d'une équation. Beaucoup de cavaliers croient *savoir monter à cheval* parce qu'ils sont *solides* et qu'ils *ne tombent* pas. Ils sont dans une complète erreur; le talent du cavalier ne consiste pas à savoir résister aux mouvements violents du cheval, mais bien à les *prévenir*, à les *empêcher*. Là est l'avantage de celui qui sait sur celui qui ne sait pas. M. Ghelia se propose d'ouvrir à Tourcoing un cours d'équitation. Il peut et doit compter sur beaucoup d'élèves.

Il faut aussi mentionner plusieurs chevaux parfaitement dressés, les exercices de MM. Bazola et Perez, Alphonse et Francisque, les clowns, M. Morton qui dans *Joko* nous a rappelé le fameux Cliching. C'est un orang-outang superbe. Nous reviendrons sur ce Cirque quand nous aurons vu tous les sujets de la troupe.

(Communiqué).

BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE.

(Du 23 au 30 juillet.)

La rareté des affaires, la stagnation et même la faiblesse des cours sont toujours les seules choses qu'il nous soit donné de constater et de signaler à la Bourse.

Rarement on a vu une succession de journées plus insignifiantes. La plupart des spéculateurs et des forts capitalistes sont absents, et le peu de transactions qui maintiennent les cours, s'engagent entre de petits capitalistes ou des spéculateurs de second ordre, qui ne peuvent acheter que de faibles quantités de rentes ou un petit nombre d'actions de chemins de fer.

La rente 3 p. °/o s'était relevée pendant quelques jours au-dessus de 71 fr., mais les vendeurs de primes n'ont pas eu besoin de beaucoup d'efforts pour faire abandonner ce cours, et l'on est tombé de 70 70 à 70 60. C'est entre ces cours que la rente oscille accuellement. Il y a, du reste, aussi peu de vendeurs que d'acheteurs. La situation actuelle ressemble moins à une baisse qu'à un sommeil de la Bourse.

En attendant, le bien qui ressort de cette situation même, c'est une diminution notable dans le taux du report. Il est descendu sur la rente à 50 et à 45 c. Ce taux, qui est encore élevé dans des circonstances ordinaires, est très-modéré si on le compare aux reports exorbitants que la spéculation à la hausse a constamment subis depuis le commencement de l'année.

Les actions des chemins de fer conservent, relativement à la rente, une certaine fermeté. Ce qu'il y a d'heureux pour elles, c'est que les titres flottants sont rares et que les portefeuilles ne paraissent pas pressés de se vider. Quelques ventes ont eu lieu ces jours derniers, par suite des nouvelles rigueurs de la Banque, qui a restreint, sans qu'on puisse trop en pénétrer le motif, ses avances sur les valeurs. Mais le marché a assez bien supporté ces ventes, qui ont promptement trouvé leur contre-partie. La réponse des primes et la liquidation ne paraissent pas devoir modifier beaucoup les cours actuels.

La spéculation s'est préoccupée ces jours-ci des actions du Crédit Mobilier, qui ont été poussées jusqu'à 1500. Le Comptoir d'escompte a été recherché de 710 à 720 fr., en vue de participer au dividende de 25 fr. qui doit être payé le mois prochain.

Le marché industriel est au moins aussi endormi que celui de la rente et des chemins. Les affaires anciennes, telles que les Palais, les Rivoli, les Voitures, les Omnibus, les Gaz, n'ont pour la plupart que des cours nominaux.

La Caisse centrale de l'Industrie a monté cependant à 147 50, mais on sait que cette Compagnie s'intéresse puissamment à l'affaire des maisons mobiles, qui a pour elle un bienveillant et très-haut patronage.

La compagnie générale de caisses d'escompte obtient, pour sa nouvelle émission, un très-bon succès. L'empressement des souscripteurs prouve que cette Société a eu raison de faire appel aux capitaux en un moment qui semble peu favorable pour les entreprises ordinaires et peu sûres d'elles-mêmes.

Les Omnibus de Londres viennent d'annoncer, comme on sait, la distribution d'un dividende de 6 fr. 25 pour le premier semestre de leur exploitation. Ce beau résultat a rappelé l'attention sur cette Compagnie, dont les recettes moyennes augmentent d'ailleurs d'une manière suivie.

La Compagnie Parisienne des équipages de grande remise, à peine constituée, vient d'annoncer que le premier mois de son exercice, du 1er au 30 juin, a produit un pour cent de bénéfice net du capital émis, indépendamment des rentes exigées par les statuts. Un pareil résultat obtenu dans le début donne les plus belles espérances pour l'avenir.

On s'entretient toujours de la Compagnie métallurgique des Trois-Bassins, et des conditions exceptionnelles qui doivent assurer le succès de son exploitation.

J. Paradis.

(Corresp. génér. de l'Industrie).

Faits divers.

La MORALE DES CHIFFRES. — Un ouvrier gagne 2 fr. 50 c. par journée de travail; il boit régulièrement deux petits verres et un demi-litre de bière chaque jour; fume pour 5 c. de tabac; boit un litre le lundi, deux litres les dimanches et jours de fêtes conservées, ainsi que les lundi de Pâques, de la Pentecôte, de la St.-Christophe, de la fête des Fabricants, des deux kermesses, et les jours du Nouvel-An et du Mardi-Gras.

On demande :

1.° A quoi s'élève annuellement sa dépense en gouttes?
2.° En tabac?
3.° En bière?
4.° En ces trois choses?
5.° A combien s'élève son salaire réel?
6.° A combien il le réduit par ses dépenses superflues?

Le nombre des journées de travail, en n'admettant aucun chômage forcé, et en déduisant les dimanches, fêtes, et un quart de jour pour chaque lundi, est de 290 qui, multipliés par 2 fr. 50 c., donnent 725 fr. pour le gain de l'ouvrier pendant une année, soit 2 fr. à dépenser par jour, à peu près.

Or, il boit deux gouttes, soit 10 cent., ou par an	36 50
Il fume pour 5 cent., soit	18 25
Plus 46 lundis à 24 cent	11 04
Plus 64 jours à 48 cent.	30 72
Plus 255 jours à 12 cent.	30 60
Total. fr.	127 11

de dépenses superflues; soit 7 sous par jour, ce qui réduit en définitive à 1 fr. 65 c. la somme que sa famille peut dépenser chaque jour.

Voilà le fruit de ces dépenses fort ordinaires et qui privent souvent les enfants du lait et de la nourriture nécessaires! Mais laissons parler les chiffres et ne faisons point de sermon. Voyons toutefois ce qu'il adviendrait si, en admettant qu'on n'en eût pas besoin dans sa famille, on plaçait cette somme à la caisse d'épargne. Mais j'ai un remords! oui, cher lecteur; je m'aperçois que je sèvre un peu trop brutalement. Voyons, laissons 27 fr. pour les menus plaisirs; c'est 10 sous par semaine; franchement, c'est assez pour un homme qui aime ses enfants.

Restent donc 100 fr. Si l'on pouvait commencer à les placer à la caisse d'épargne à l'âge de vingt ans, et continuer chaque année jusques cinquante ans, on obtiendrait pour lors une somme de 5,344 fr., et 6,375 fr. 24 c., si l'on pouvait la placer à 4 1/2 p. °/o, chose assez facile en tous temps. Or, 6,375 f., économies de la pipe et du petit verre, donneraient à cinquante ans une pension de plus de 300 fr. qui mettrait fort bien la vieillesse à l'abri du besoin, et la ferait parfaitement respecter de ses enfants.

Jules Deneuville.

---

nullement aux fonctions qu'il exerçait. La simplicité d'idées naturelle à des hommes nouvellement civilisés, avait fait adopter ce titre par nos Mexicains qui voyaient dans leur Gouverneur un chef, un cacique, un roi ou toute autre dénomination quelconque exprimant l'idée du pouvoir, et ce pouvoir en apparence absolu puisqu'il n'avait pas d'autre règle que la volonté du gouvernant, avait cependant pour limite réelle le bien public, pour lequel seul il obtenait une obéissance aussi active que l'eût été la résistance à des ordres dictés par l'ambition ou l'intérêt particulier.

Jusqu'alors le chef de l'état avait toujours su éviter cet écueil en usant de son autorité pour toutes les entreprises évidemment utiles et en soumettant aux décisions du Conseil celles qui auraient pu laisser du doute dans l'esprit du peuple. Cette condescendance adroite produisit toujours le meilleur effet, car les anciens ayant adopté une résolution, si le succès ne répondait pas aux espérances on avait au moins la preuve que l'intention avait été bonne.

Mais cette marche de gouvernement n'était pas sans danger : des circonstances difficiles, quelques esprits remuants pouvaient détruire l'harmonie qui existait entre le chef et ses sujets, dès lors la force disparaissait avec la confiance et la société n'étant appuyée sur aucune base solide devenait infailliblement la proie du despotisme et de l'anarchie.

Avant de mettre à exécution le système auquel mon père s'attachait de préférence, il voulut puiser de nouvelles lumières parmi les peuples anciens et nouveaux des deux hémisphères, et l'intérêt du pays ne lui permettant pas de s'absenter lorsqu'il pouvait être menacé d'un moment à l'autre, ce fut moi qu'il chargea de cette mission importante. Je quittai donc la vallée qui m'avait vu naître, accompagné d'un fidèle serviteur que mon père avait ramené d'Europe et dont le zèle et l'expérience me furent bien souvent utiles. Je parcourus successivement les Etats-Unis, l'Angleterre, une partie de la France où je comptais faire peu de séjour et dont je ne m'arracherai maintenant qu'à regret, *emportant avec moi sinon des espérances au moins des souvenirs pour toute la vie.*

CHAPITRE XIII.

GRANDE RÉSOLUTION.

Télasco a cessé de parler, Céline qui jusqu'alors avait eu les yeux constamment fixés sur lui, vient de les baisser sur un bout de feston qu'elle tient machinalement dans les doigts, en répétant tout bas les derniers mots du Mexicain, et l'abbé de Silly, livré tout entier aux réflexions qu'a fait naître dans son esprit tout ce qu'il vient d'entendre, demeure immobile, la tête appuyée sur la main droite et l'imagination errante sur les bords de la Mexapa.

Après le silence obligé qui suit toujours un récit, la conversation se ranima entre Télasco et l'abbé; celui-ci ne tarissant pas de questions, auxquelles l'autre répondait avec une justesse et une exactitude qui enchantaient notre savant en lui fournissant de nouvelles matières pour son traité *des effets et des causes*.

Céline, par un effet contraire, était devenue rêveuse et ne hasardait un mot de temps en temps que pour essayer de détourner l'attention sur la cause de sa préoccupation. A peine Télasco s'était-il retiré que, sans attendre le retour de ses parents, elle prit congé de son oncle et courut se renfermer dans son appartement pour se livrer sans témoin aux nouvelles idées qui assiégeaient en foule son imagination.

Pour la première fois elle interrogea son cœur. Le sentiment qui jusqu'alors l'animait à son insu venait de se déceler par un mot. *J'emporterai avec moi sinon des espérances au moins des souvenirs pour toute la vie*, avait-il dit. Cela supposait donc la nécessité de se quitter? Se quitter!.... cette idée ne s'était pas encore présentée à son esprit. Elle savait cependant que Telasco était étranger : pourquoi la pensée d'une chose si naturelle lui laissait-elle une impression de tristesse si profonde?.... *J'emporterai sinon des espérances*..... Quelles espérances pouvait-il concevoir? l'amitié n'en connaît pas.

En ce moment une femme de chambre que sa mère avait prise depuis peu, vint l'avertir qu'on l'attendait pour souper.

— Je ne souperai pas, Julie, répondit-elle. Aidez-moi à me déshabiller, car je vais me mettre au lit.

— Ah! mon Dieu, mademoiselle, seriez-vous malade? je cours en prévenir madame la vicomtesse.

— Non, non, restez. Je n'ai rien, qu'un peu de fatigue. Mes parents ont tant tardé à rentrer! Vous leur direz.... vous leur direz tout ce que vous voudrez; mais surtout ne les inquiétez pas.

Dès que Julie eut terminé ses fonctions près de la maîtresse, celle-ci se hâta de la congédier et, demeurée seule, elle prit un livre pour essayer de dissiper les sombres nuages qui obscurcissaient sa pensée.

A peine Céline avait-elle lu quelques pages que, frappée de l'analogie singulière qui existait entre la situation de son cœur et celle que l'auteur avait tracée, elle laissa tomber le livre et parut sortir d'un songe. Tout le passé se retraçait à son esprit, concentré dans un espace de peu de jours, desquels seulement semblait dater son existence. Je l'aime donc! se disait-elle, et sa mémoire fidèle rappelant de lui jusqu'au moindre regard, répondait soudain : il t'aime aussi.

C'est donc là cet amour que l'on dit si dangereux, si terrible! en vérité, ma bonne maman, vous vouliez m'effrayer par ce vilain fantôme, comme on amuse les enfants avec des contes de fées. Depuis que *j'aime*, tout ce que j'éprouve est plein de charme et de douceur. Au lieu de m'ennuyer des leçons quelquefois un peu longues de mon oncle, j'étudie avec une ardeur!... Quand *il* est là, les choses les plus abstraites deviennent si claires, que je les comprends tout de suite, et si j'éprouve quelquefois un peu d'impatience quand *il* tarde à venir, ce léger chagrin est bien compensé par le plaisir que me fait sa présence.

Oui; mais pourquoi donc a-t-il dit : *Je n'emporterai que des souvenirs pour toute ma vie*. Lui sera-t-il si facile de partir qu'il se contente de ses souvenirs? Et moi, méchant, que ferai-je des miens? Ah! ma bonne maman avait raison, j'ai à peine goûté le premier charme de ce sentiment perfide, que déjà la peine.... Eh! bien, je ferai voir que j'ai du caractère. Quand j'aimerai, ce sera quelqu'un qui reste, et vous, monsieur, *emportez vos souvenirs*, bien vite, bien vite.... car si vous demeuriez trop longtemps....

Un torrent de larmes accompagna cette résolution, mais ne l'ébranla pas, et Céline se coucha, bien déterminée à changer totalement de manières avec le Mexicain.

R. De Mercigny.

(La suite au prochain numéro).